

De l'autonomie des femmes dans le jebel Marra (Darfour, Soudan) (1)

DANS les débats qui se déroulent aujourd'hui aux Pays-Bas au sujet de l'amélioration du sort des femmes, la notion d'autonomie tient une place importante. Ces discussions tournent, entre autres, autour de la question de savoir comment une notion aussi abstraite que celle d'autonomie peut être utilisée dans des situations concrètes. Dans cet article, j'essaierai, à l'aide de l'exemple de ma propre recherche sur le terrain dans le Jebel Marra, de montrer quelles sont les possibilités offertes par la notion d'autonomie dans une situation donnée (2). Ma prétention n'est pas de résoudre le problème de l'utilité du concept d'autonomie en général, chaque situation étant différente et nécessitant une utilisation appropriée du concept.

Définir l'autonomie

La notion d'autonomie a été définie par J. Schrijvers de la manière suivante : « *Le pouvoir de gérer sa propre vie et son propre corps par rapport à d'autres personnes (en l'occurrence des hommes) et par rapport aux structures sociales* » (3). Cette définition indique un *but* que les femmes peuvent s'efforcer d'atteindre. Étant donné qu'un tel effort implique des changements radicaux au sein de la

société, il s'agit d'un *idéal* : l'accroissement de l'autonomie des femmes signifie qu'une société devient plus égalitaire (4).

Pour pouvoir changer une situation, il faut d'abord la connaître. Cela veut dire qu'il faut savoir comment fonctionne le pouvoir social et sur quelles sources de pouvoir se base l'inégalité sociale des sexes. Pour mieux étudier l'inégalité des sexes dans différents domaines, J. Schrijvers distingue quatre « éléments » dans la notion d'autonomie :

— Le contrôle de la sexualité féminine et de la fécondité ; l'expression sociale de la maternité.

— La division du travail entre les sexes ; l'accès au travail, à la propriété, aux connaissances et aux positions de pouvoir.

— Les rapports des femmes entre elles : coopération et organisation.

— L'idéologie de la masculinité et de la féminité (*gender ideology*) ; l'image que les femmes ont d'elles-mêmes (5).

(1) Une version plus longue de cet article a été publiée dans la revue néerlandaise *Derde Wereld*, 8 (4), 1989.

(2) Cette recherche a eu lieu d'octobre 1986 jusqu'en avril 1987.

(3) J. Schrijvers, *Mothers for Life: Motherhood and Marginalization in the North Central Province of Sri Lanka*, Eburon, Delft, 1985, p. 19.

(4) *Ibid.*, pp. 20-21 et 234-237.

(5) *Ibid.*, p. 173.

En distinguant ces quatre éléments au sein d'une réalité complexe, on se donne la possibilité de mieux comprendre les mécanismes du pouvoir. Il faut cependant faire attention à ne pas les dissocier complètement et à ne pas réduire la notion d'autonomie à quatre éléments indépendants sans lien entre eux. La force du concept d'autonomie est justement de privilégier la cohésion des éléments; le degré d'autonomie ne se mesure que par ces éléments en liaison entre eux.

La recherche sur le terrain

Mon enquête chez les Fur a porté, dans un premier temps, sur les changements économiques qui ont lieu dans la région. Ce choix d'une interrogation économique découlait, entre autres, du fait qu'il est relativement facile d'observer les activités économiques et de poser des questions à ce sujet. Ne connaissant pas la langue et étant obligée de travailler par l'intermédiaire d'un interprète, les activités économiques des femmes m'ont paru constituer une bonne entrée pour comprendre la vie des Fur.

La montagne du Jebel Marra se trouve à l'est de la province du Darfour (Soudan occidental). L'existence de rivières permanentes permet des cultures irriguées, à côté de l'agriculture sous pluie (mil, froment, tomates, poivrons). Les principales cultures irriguées sont l'ail et les agrumes. L'ail est cultivé par les femmes, les agrumes constituent le domaine des hommes, bien qu'il n'y ait pas de « tabou » en cette matière : des femmes peuvent posséder des vergers, des hommes cultiver, à l'occasion, de l'ail.

Il m'est apparu assez vite que les hommes et les femmes fur ont

des responsabilités distinctes en ce qui concerne le ménage et son approvisionnement en vivres. Les femmes décident d'elles-mêmes, indépendamment de leurs maris, du travail qu'elles feront, des cultures qu'elles entreprendront, et elles disposent librement du produit de leur travail; l'accès à la terre (gérée de façon communale) leur est garanti. La responsabilité de la femme porte surtout sur les enfants et les soins quotidiens du ménage. Elle doit nourrir ses enfants et se nourrir elle-même des produits qu'elle cultive. L'homme se charge des dépenses plus conséquentes (vêtements, chaussures, l'argent pour l'école, impôts) et participe également aux dépenses quotidiennes (sucre, huile, viande).

Grâce à l'amélioration des moyens de transport, les marchés soudanais sont devenus accessibles aux produits vivriers de la montagne, comme les agrumes et l'ail, et les prix de ces produits ont augmenté considérablement entre 1980 et 1985. A cause du commerce, les hommes, surtout les jeunes, sont souvent absents de chez eux. Les revenus qu'ils réalisent ainsi sont utilisés pour l'achat de boutiques et de camions, mais aussi pour prendre épouses : la polygamie est plus fréquente qu'auparavant. Les femmes restent généralement dans leur propre village. Un homme polygame doit rendre des visites régulières à toutes ses épouses, ce qui explique aussi ses absences fréquentes. La matrilocalité assure à la femme l'accès à la terre dans son village d'origine et le maintien du réseau des relations sociales de ses jeunes années même après le mariage : la femme, après son mariage, reste active dans l'agriculture et reprend même parfois des tâches masculines.

L'irrigation, source d'irritation

L'un des premiers problèmes des femmes qui a attiré mon attention concernait l'agriculture irriguée, les femmes se plaignant au cours de la saison agricole du manque d'eau. Des disputes au sujet du partage de l'eau sont fréquentes et les plaintes peuvent être adressées aux hommes chargés de la gestion des canaux. Au début de la saison, les responsables de toutes les vallées se réunissent pour décider du partage de l'eau par vallée et par canal ; chaque gestionnaire est ensuite responsable du partage de l'eau pour son canal et est chargé d'arbitrer d'éventuels différends.

Il m'est apparu assez vite que les vergers des hommes étaient favorisés par rapport aux champs d'ail des femmes. Les vergers se trouvent le plus souvent en haut des vallées et ils sont donc bien situés pour être servis les premiers ; les responsables des canaux estiment par ailleurs qu'il est plus facile de contrôler le partage de l'eau pour les vergers que pour les nombreux petits champs d'ail appartenant à une multitude de femmes. Le fait que tous les responsables de canaux soient des hommes, propriétaires de vergers, n'est sans doute pas étranger à leur préférence pour l'irrigation des agrumes. A ma grande surprise, les femmes possédant des champs dans la même vallée ne sont pas organisées, alors qu'une telle organisation renforcerait sans doute leur cause auprès des responsables des canaux. Une suggestion de ma part à ce sujet suscita des réponses diverses, mais allant toutes dans le même sens : les femmes ne sont guère motivées pour s'organiser ; elles doutent de l'influence qu'elles pourraient exercer, même en tant que groupe constitué, car

d'après elles, « *les hommes connaissent mieux ces affaires que les femmes* ». L'une d'entre elles évoquait les réunions villageoises consacrées aux affaires publiques en disant que les femmes, de toute façon, n'y sont pas écoutées. Pour les femmes, s'organiser de façon formelle est manifestement une affaire d'hommes.

Cela m'intriguait car, dans leur vie quotidienne, les femmes savent très bien s'organiser pour des travaux ménagers et agricoles, ainsi que pour des fêtes et des cérémonies rituelles. Les *towzies* (groupes de travail) sont en effet des événements courants qui concernent essentiellement les femmes, étant donné les absences fréquentes des hommes. Si les femmes étaient prêtes et se montreraient capables de s'organiser pour des activités économiques quotidiennes, pourquoi n'en était-il pas de même quand il s'agissait de défendre leurs droits collectifs en ce qui concerne le partage de l'eau ? Je n'étais pas seulement surprise, mais aussi déçue. En travaillant avec les femmes aux champs et en leur rendant visite chez elles, j'avais eu l'impression que la plupart d'entre elles avaient une image positive d'elles-mêmes et se considéraient comme des femmes solides et dures à la tâche. Les hommes aussi, d'ailleurs, ont de l'estime pour les femmes en tant qu'acteurs économiques indépendants. Pour toutes ces raisons, je ne comprenais pas pourquoi les femmes ne voyaient pas l'intérêt d'une organisation pouvant améliorer leur sort sur le plan économique.

Une image contradictoire

Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé que l'image positive que les

femmes fur ont d'elles-mêmes se limite principalement au domaine économique. Elles se considèrent surtout comme solides et indépendantes parce qu'elles travaillent dur et gagnent de l'argent. Me préoccupant avant tout de leurs activités économiques, j'avais cru, à tort, que cette image positive était valable pour tous les domaines où les relations de pouvoir entre les sexes jouent un rôle. Or, ce n'était pas le cas quand il s'agissait des fonctions politiques et des organisations formelles qui sont considérées comme l'apanage des hommes. Les femmes assistent, certes, aux réunions publiques, mais elles pensent que leur influence n'y peut être que limitée. Dans ces réunions, consacrées au partage de l'eau, à la construction des routes, à l'arbitrage des conflits, les hommes prennent seuls les décisions importantes, alors que les cours de justice sont composées principalement d'hommes. Dans ce domaine, les femmes se sentent impuissantes et peu sûres d'elles, d'où leur hésitation à mettre sur pied des associations formelles qui les amèneraient automatiquement dans l'arène politique. La relation entre les quatre éléments d'autonomie était donc plus complexe que je ne le croyais au début de mon enquête et des contradictions évidentes existaient entre l'indépendance économique des femmes et leur dépendance politique.

Sur un autre terrain aussi, celui des relations personnelles, les femmes se positionnent comme dépendantes des hommes. Certes, quand elles travaillent ensemble aux champs ou à la maison, en dehors de la présence d'hommes, elles raillent souvent leurs maris dont elles n'ont pas une opinion uniquement positive. Cela découle du fait que beaucoup d'hommes négligent leurs

obligations à l'égard du ménage. Ils gagnent de l'argent, parfois beaucoup, mais ils l'investissent en camions ou boutiques, ou l'utilisent pour épouser de nouvelles femmes. Tous ces investissements nécessitent par la suite des frais de maintien, dans différents sens du terme, ce qui va parfois, bien que pas toujours, au détriment du ménage ou d'un premier ménage dans le cas des hommes polygames. Dans ce dernier cas, il arrive souvent que l'homme préfère l'une de ses épouses (le plus souvent la plus jeune) et lui accorde davantage d'attention et d'argent. Dans la quasi-totalité des cas, quand un homme épouse une nouvelle femme, cela se fait au détriment des autres femmes. Plusieurs femmes ne cachaient d'ailleurs pas leur désir de divorcer pour mettre fin à une telle situation. Et pourtant, je devais constater que la plupart de ces femmes « abandonnées » se comportaient comme des épouses attentionnées et même soumises dès que leur mari était présent. Je n'arrivais absolument pas à comprendre un tel comportement contradictoire et j'éprouvais même des sentiments de frustration à voir des femmes aussi solides se montrer soumises à l'égard d'hommes qu'elles n'aimaient point.

C'est Korie (6), une femme que je voyais souvent, qui m'a permis de mieux comprendre cette contradiction. Il s'agit d'une femme travailleuse et très respectée, une forte personnalité et la première femme d'un homme, Hassan, qui a pris une deuxième épouse. A mon arrivée au village, elle venait d'avoir une violente dispute avec lui. Elle voulait divorcer, mais elle avait besoin d'une certaine somme

(6) J'utilise des noms fictifs pour les personnes et les lieux afin de protéger l'identité de mes informateurs.

d'argent pour se « libérer » des liens du mariage. Hassan, pour sa part, ne voulait pas la laisser partir. Et pourtant, Korie continuait à recevoir son mari quand celui-ci se présentait au village. Tout en lui refusant sa couche, elle en faisait beaucoup trop (à mes yeux) pour satisfaire ses autres désirs. Quand je lui demandais pourquoi elle agissait ainsi, elle répondait qu'elle y était bien obligée si elle voulait conserver ses chances de se marier de nouveau. Il est, en effet, important pour une femme adulte d'être mariée, de travailler dur et d'avoir une réputation de « bonne épouse », c'est-à-dire d'épouse attentionnée et soumise. Pour préserver sa réputation de femme fur « idéale », Korie continuait à se conformer à l'idéal de la bonne épouse, afin de garder ses chances sur le marché matrimonial. En d'autres termes, le comportement dépendant des femmes devant leurs maris se comprend par rapport au statut social qu'elles acquièrent ainsi. Elles préservent alors leurs chances de se marier de nouveau après le divorce, cette fois-ci avec un « bon » mari. La raison de leurs attitudes contradictoires se trouve dans l'idéologie des sexes, l'idéologie de la féminité.

Même après ces découvertes, il me restait cependant un sentiment d'insatisfaction et j'avais l'impression que certaines choses m'échappaient encore. Même des femmes âgées, très mécontentes d'être délaissées par leurs maris, mais qui n'avaient plus aucune chance de se marier de nouveau, continuaient à se montrer soumises quand leurs maris leur rendaient visite. Ce que je savais de l'idéologie des sexes et de l'image contradictoire que les femmes ont d'elles-mêmes ne pouvait pas expliquer ces attitudes. Il manquait quelque chose à mon

analyse. Un incident qui me concernait personnellement m'a finalement fait comprendre que la dépendance des femmes à l'égard des hommes ne s'explique pas seulement par des questions de statut social.

Dépendance et indépendance

Pendant tout mon séjour sur le terrain, j'habitai dans le village de Boré dans la concession abandonnée de Korie. Elle-même habitait un village voisin. Hassan, son mari, était souvent absent à cause de ses activités commerciales en ville. Il lui arrivait cependant de séjourner à Boré. Il était alors hébergé dans la case jouxtant la mienne, ses sœurs prenant soin de lui. Un matin, en sortant de ma case je m'aperçus que quelques hommes étaient venus voir Hassan. Dès qu'il me vit, il me dit : « *Karin, du thé* ». Pas de « *s'il te plaît* », aucune politesse : il exigeait du thé. D'invitée traitée avec des égards j'étais tout d'un coup devenue l'une de ses femmes. Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête et je faillis lui dire sèchement : « *Je n'ai pas le temps, j'ai à faire* ». Mais je réalisai au même moment que je lui devais beaucoup. J'habitais en fait dans sa concession et il s'était occupé de mon installation. Lors de mes voyages en ville, il s'arrangeait pour que j'aie une bonne place dans le camion surchargé, et il m'avait procuré du charbon de bois quand il s'était aperçu que je ne savais pas me débrouiller pour entretenir un feu de bois. Grâce à lui, j'avais eu droit à du sucre subventionné et il avait même donné de l'argent à sa sœur pour qu'elle m'achète de temps en temps de la viande pour agrémenter mes repas. En général, je m'entendais plutôt bien avec lui. Je devais rester encore plusieurs

mois au village et si je me fâchais avec lui, je risquais de ne plus pouvoir compter sur sa bienveillance. Une bienveillance qui m'était bien utile, étant donnée mon ignorance du monde autour de Boré. Je suis donc rentrée sans un mot dans ma case pour faire du thé. Des tasses bien remplies, avec beaucoup de sucre, servies avec grâce. Ce n'est qu'après que je me suis occupée de mes propres affaires. Mon comportement était donc tout à fait opportuniste, mais il m'a aidé à situer la dépendance des femmes par rapport aux hommes dans une autre perspective.

Parce que les femmes décident d'elles-mêmes, de ce qu'elles cultiveront et de ce qu'elles vendront, elles semblent économiquement indépendantes par rapport aux hommes. Cependant, l'argent qu'elles gagnent provient des ventes sur le marché où dominent des commerçants soudanais de la plaine. Ils ne parlent que l'arabe soudanais, alors que la plupart des femmes parlent seulement la langue fur. De plus, elles n'ont pas l'habitude de fréquenter des étrangers dont elles se méfient et qu'elles craignent même souvent. Ce n'est pas pareil pour les hommes fur qui, déjà tout jeunes, vont souvent d'une école coranique à l'autre pour s'instruire auprès de différents maîtres. Dès leur jeune âge, ils apprennent ainsi l'arabe et s'habituent à être en contact avec des étrangers.

Parce que des articles achetés font de plus en plus partie du menu quotidien et à cause de l'imprévisibilité de la contribution financière des hommes aux frais du ménage, les femmes ont de plus en plus besoin d'argent et elles dépendent donc de plus en plus de la commercialisation de leurs produits. Les hommes, qui parlent l'arabe et

qui sont considérés par les commerçants comme des époux, peuvent négocier les prix sur le marché. Les femmes dépendent donc des relations que leurs maris, ou un autre homme de la famille, entretiennent avec les commerçants étrangers. D'où leur hésitation à se disputer avec leurs maris. La polygamie affaiblit encore leur position car en cas de dispute, un homme peut toujours agiter la menace de se tourner vers une autre femme. Ainsi, une femme risque de perdre son lien le plus direct avec le monde extérieur (dépendre d'un frère, d'un fils ou d'un père pose aussi des problèmes), ce qui lui ôte la possibilité de gagner de l'argent sans problèmes. Il existe aussi des commerçants fur à qui les femmes peuvent s'adresser directement, mais ceux-ci offrent des prix inférieurs à ceux des commerçants arabes. L'indépendance économique des femmes a donc ses limites ; elle concerne seulement les décisions concernant les cultures, le travail et l'utilisation des récoltes. Mais les femmes dépendent des hommes pour leurs revenus monétaires et elles sont donc obligées de composer avec eux.

Il s'avère donc que les femmes, aussi bien pour les organisations formelles et les décisions dans la vie publique, que pour les contacts avec l'extérieur, dépendent des hommes. Malgré leur autonomie économique au niveau du village et malgré l'image positive qu'elles ont d'elles-mêmes à ce sujet, elles doutent de leurs capacités dans tous les domaines de la vie « publique » qu'elles considèrent comme l'apanage des hommes. Leur indépendance économique reste donc relative.

J'ai essayé de montrer de quelle façon le concept d'autonomie peut être utilisé lors d'une recherche sur le terrain. Il m'a aidé à analyser les

contradictions dans le comportement et dans les conceptions des femmes. Les liens entre les différents « éléments » de l'autonomie apparaissent comme essentiels pour comprendre les problèmes des femmes et les possibilités qu'elles ont de surmonter ces problèmes. Cette analyse montre qu'il n'y a pas un seul élément dominant quand on

veut comprendre ou changer la situation de la femme. Tous les éléments jouent un rôle et c'est cette complexité que le chercheur sur le terrain doit essayer de dégager.

Karin Willemse

*(Traduit du néerlandais
par Robert Buijtenhuijs)*

Ghana, le miroir aux alouettes

LE Ghana, un modèle de redressement économique ? L'archétype des prouesses que peut réussir un ajustement structurel bien mené ? On le jurerait à lire les rapports des institutions internationales, Banque mondiale en tête. Peut-on faire pourtant du Ghana la vitrine des capacités de redressement des économies africaines ? Lorsqu'on examine la situation d'un peu plus près, rien n'est moins sûr.

Une économie totalement délabrée

D'abord parce que le pays est parti de vraiment très bas. C'est un véritable effondrement économique qu'il a connu au cours de la décennie 1970-1980 : avec une monnaie nationale, le cedi, considérablement surévaluée, la production industrielle, minière et agricole et les exportations, taxées de façon prohibitive, ont chuté de plus de moitié.

Résultat : des usines qui tournent à moins de 30 % de leurs capacités au début des années 1980, un revenu paysan réel dix fois moindre en 1983 qu'en 1970 ! Le cacao, dont le Ghana était le premier producteur mondial au moment des indépendances, passe en Côte-d'Ivoire parce que les producteurs y sont mieux rémunérés, faisant s'effondrer la production officielle. Les cacaoyères vieillissent et ne sont plus remplacées, les rendements baissent. Les individus les plus dynamiques partent vers les pays voisins, Nigeria en tête.

Les déficits budgétaires, énormes, sont financés à coups de création de monnaie. Fondés sur le trafic de devises, fraude, corruption et marché noir (le cours au noir du cedi est supérieur au cours officiel de 5 000 % en 1982 !) sont devenus de véritables règles de gouvernement.

La pénurie de devises est telle qu'elle immobilise presque totale-